

Bernard Desportes

L'écart dans la langue

(quelques notes sur la question du sens
dans la poétique d'André du Bouchet)

*rouvert, ou – comme le sens,
il me faut en même temps que lui disparaître.*
L'emportement du muet

*Aveuglante ou banale, l'écart est peu sensible,
comme d'une lampe qui ignore le jour.*
Dans la chaleur vacante

La question du sens

S'interroger sur le monde ou s'interroger sur l'être, c'est toujours s'interroger sur le *sens*. Que l'on distingue l'être-en-soi de l'être-au-monde, l'être et l'étant comme le fait Heidegger, ou qu'avec Levinas on refuse cette *séparation* en prônant une métaphysique liée à l'altérité contre une ontologie indifférente à toute éthique, c'est bien sûr, encore, s'interroger sur le *sens*.

Qu'avec Leibniz, la pensée bute sur sa célèbre question : « *Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?* » s'ouvrant ainsi, faute de mieux en quelque sorte, soit à Dieu (si l'on veut, dans une volonté d'absolu, toujours totalisante, nommer l'innommable), soit au vertige d'un échec de la pensée ; ou encore que l'on se résolve ou que l'on choisisse le parti pris d'une plus forte présence de l'être dans le *questionnement* plutôt que dans la vaine quête d'une *réponse* – c'est toujours s'interroger sur le *sens*. Et lorsque Marx conclut ses thèses sur Feuerbach avec son non moins célèbre « *Les philosophes n'ont fait qu'interpréter différemment le monde, mais ce qui importe c'est de le transformer* », il ne fait en réalité rien d'autre que de s'interroger sur le *sens* de l'être-au-monde comme interrogation ultime de la pensée (même si en le circonscrivant à un être-dans-l'action il limite l'interrogation de l'être-au-monde en le mutilant).

Nous savons, pour en faire tout au long de notre vie *l'expérience*, que « *la pensée pense ce qui la dépasse infiniment* »¹. De là découle que l'interrogation du sens sanctionne un *écart* au cœur de la pensée confrontée à une rupture de la continuité entre la puissance du rêve et l'infini des interrogations d'une part, et d'autre part l'indifférence et le hasard, l'incompréhensible et l'insaisissable du monde réel. Nous sommes scindés en deux entre le monde immédiat que l'on croit tenir et le monde réel que l'on sent inaccessible à ce moi inachevé, « incomplet », angoissé par une « *présence dans la pensée de ce qui déborde la capacité de penser* »¹ – cependant que la violence de cet écart nous propulse *vers un autre*, obscur, étranger à ce moi mutilé qui reste soumis au cours ordinaire de la vie.

Lorsque je dis *la pensée pense ce qui la dépasse infiniment*, le « ce » que je souligne ici

est *cela* même qui en son cœur obscur envahit ma pensée et la propulse (telle la liberté) « *au bord des limites où toute compréhension se décompose* » [Bataille] : le *sens* de l'être. Et l'on peut aussi bien appliquer à la pensée ce que Bataille applique à la poésie : « *La pensée qui ne se hisse pas jusqu'à l'impuissance de la pensée est encore le vide de la pensée (la belle pensée).* »

Ainsi est-ce à partir de cette « décomposition », et faisant de celle-ci notre terreau fertile, que nous aurons à bâtir et à nous bâtir, à travers et avec l'insaisissabilité du sens, au moyen d'une pensée tout interrogative et non bornée par des réponses d'autant plus apaisantes qu'elles sont convenues, simplistes ou dogmatiques, d'autant plus certaines qu'elles sont inaccessibles, mais aussi d'autant plus péremptoires qu'elles sont totalisantes, d'autant plus fanatiques qu'elles prétendent détenir l'unique vérité.



Dans l'irréalité immédiate

Il en est de notre inaccessibilité au *réel* comme au *sens*. S'interroger sur la réalité, se confronter à ce « *quelque chose plutôt que rien* » c'est se trouver « *face à ce qui se dérobe* » [Michaux] en nous et nous ouvre, avec l'angoisse de penser, à l'interrogation du sens de notre être-au-monde, à l'irréparable de notre confrontation inaboutie au monde.

Le réel est cet *impossible* faisant de notre vie un instant toujours en instance, figurant / défigurant ce qui *étant, disparaît* – ce qui *est, disparaissant*.

Il n'y a pas de réalité saisissable. « *La réalité n'est pas, dit Celan, la réalité demande à être cherchée et conquise.* » La réalité doit être *dite* pour apparaître / disparaître, elle est subordonnée au langage. Mais le langage, comme le sujet soumis au cours ordinaire de la vie, est soumis lui-même à la communication usuelle qui recouvre et masque l'interrogation sans fin de l'être dans le rapport éclaté, fragmentaire, *paradoxal* qu'il entretient entre lui-même et le monde, entre sa condition d'être-au-monde et son être-mortel.

Cette quête dont parle Celan, cette réalité qui « *demande à être cherchée et conquise* » est celle de l'écriture. Une écriture, c'est-à-dire la recherche d'une langue singulière *autre* que la langue de communication qui réduit et enferme l'homme dans une pensée réduite à la seule gestion du possible, à une pensée bornée à la seule pratique d'un quotidien aveugle à l'interrogation de l'être. La « recherche » et la « conquête » d'une langue *étrangère* à la langue commune qui étouffe l'interrogation de l'être-au-monde sous le verbiage convenu et *vide* de la langue des images toutes faites et des représentations toujours déjà acquises et *mortes*.

Telle est la langue d'André du Bouchet : une langue sous tension, *étrangère* et *contre* la langue de bois de réponses apparemment cohérentes à des questions qui ne vivent, elles, que de leur dynamique et n'attendent rien d'un discours en copie-conforme et apparente adéquation à une réalité immédiate dans laquelle « *tout est perdu* » (Reverdy) ; une langue paradoxale, tout à la fois *étrangère* et *contre* la langue de la cohérence immédiate réduite à la représentation des images communes, figées et vides ; une langue

qui vient briser l'unité d'un sens univoque pour l'articulation de représentations qui s'affirment dans le mouvement dynamique qui va d'un possible à un autre et trouve sa voie, tout comme sa voix, dans le mouvement dialectique d'un sens à un autre :

La montagne,
la terre bue par le jour, sans
que le mur bouge.

La montagne
comme une faille dans le souffle.

(Dans la chaleur vacante).²



avec le langage humain contre moi

Partant du constat d'un impossible pont entre mots et monde, André du Bouchet se situe, nous l'avons dit, tel un étranger dans la langue – étranger au langage de la communication qui masque et annule l'interrogation angoissée et vitale au cœur de l'homme sur son être-au-monde. Étranger dans la langue mais aussi *contre*.

Comme le dit John E. Jackson dans sa belle étude sur du Bouchet ³, celui-ci reprend à son compte la phrase de Kierkegaard (citée en exergue du 16^e cahier de *L'Éphémère*) : « *Seul, presque, avec le langage humain contre moi* ». Contre le « *langage humain* » cela signifie pour André du Bouchet faire éclater une langue de plomb, opaque à l'infini qui est au cœur de l'homme, c'est pulvériser les représentations sclérosées d'une langue qui masque le réel (« *Peser de tout son poids sur le mot [...] pour qu'il éclate et livre son ciel* », nous dit André du Bouchet), c'est encore et surtout briser l'unité apparente du sens (d'un sens univoque restreint à la représentation usuelle) sous la pression de la langue pour mettre au jour une réalité autre (éclatée, mouvante et paradoxale) qui ouvre l'être à ce qui lui demeure insaisissable et qui dès lors pourra, le temps d'un éclair, le temps d'un *présent*, le retenir dans l'insaisissable d'une proximité fugace mais tangible avec l'abîme de l'infini.

Cette langue tout à la fois *étrangère* et *contre* fait de la poésie d'André du Bouchet une poésie de la *dissidence* ³.

Dans un sens poétique

En ouvrant cet impératif vital d'infini au cœur de l'homme, la poésie d'André du Bouchet fait voler en éclat le quotidien soumis à la lente et dégradante acceptation du possible. Sa poésie fait de la vie une friche : un chantier heurté pour une part en butte au *récit impossible* (car « *la vraie vie est absente* ») mais pour une part ouvert à un *récit humain* qui ne se manifeste qu'au sein d'un chaos, de façon fugace et par éclats, morceaux épars, fragments. Ce chaos, s'il est échec de toute chronologie et saisie de la vie n'exprime pas pour autant une quelconque « blessure » de la vie mais bien *la vie même* comme fracture, temporalité mouvante, fragmentaire, paradoxale :

Si loin qu'il semble que la parole débordée, dans son emportement, aille droit à une destruction.

Poésie. Déjà, ce n'est plus d'elle qu'il s'agit. Sa force est dehors, dans la plénitude qui l'entame. Et dans cet instant où, la parole en place, de nouveau elle se révèle en défaut. (Dans la chaleur vacante)

L'infini perçu (« et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir », de Rimbaud) interdit de ce fait toute prise comme illusoire et vain saisissement d'une vie alors devenue sans vie : il ne délivre que cette parole en pure perte qui seule donne accès – « Ne te retient que ce que tu ne peux saisir », nous dit encore André du Bouchet.⁴

Dans un sens ontologique

De la langue de l'étranger au dépassement d'une poétique de l'univocité du sens fondée sur la contestation des formes admises et mortes de la représentation, la dissidence y est combat / découverte (« *Le feu perce en plusieurs points le côté sourd du ciel, le côté que je n'avais jamais vu* »²) et altérité (« *la main pleine de vérité, vide aussi bien que pleine. / dans l'incertitude, j'ai tendu la main* »⁵) ; la dissidence y est une « *guerre faite au langage, au nom de l'altérité à la fois portée et recouverte par ce langage* »³. Cette dissidence enfin apparaît comme une éthique de la liberté (« *J'ai vite enlevé cette espèce de pansement arbitraire / je me suis retrouvé / libre / et sans espoir* »²) dans la singularité de la démarche d'un homme-au-monde – monde « cherché », sans cesse « conquis » et perdu, qu'il *figure et défigure* à neuf à chaque pas.

Dans un sens politique

Par son refus de ce que la langue commune nous donne comme unique (pauvre, pitoyable ou abjecte) représentation ; par son refus de toute nostalgie ou de toute entrave liées au passé (« *ni mémoire ni oubli* ») ; par son refus de toute soumission passéiste à l'espérance (« *J'ai vite enlevé cette espèce de pansement arbitraire...* ») ; par sa marche obstinée dans le présent-du-monde sans rien sacrifier à l'alibi de lendemains. Par sa volonté de ne pas réduire ce *présent* à son apparence amoindrie et amputée de sa liberté d'interrogation, et donner au pas humain (« *Je vais droit au jour turbulent* »²), faisant fi du risque, la vitalité et la force (la dignité aussi) d'une marche qui englobe par son parcours dans la langue *ce* que la langue alors révèle de l'être-au-monde. Parce que, ce faisant, il laisse toutes ses chances à l'inconnu, et pour chaque rencontre offre à l'autre (dans un dialogue « *ni souverain ni humilié* ») la virginité d'un possible.

Pour André du Bouchet, l'impossibilité d'une narration cohérente (de l'être-au-monde comme de toute narration chronologique...) n'implique ni ne signifie nullement l'abolition pure et simple du *récit*, abolition qui entraîne *de facto* la parole ou l'écriture hors du témoignage des rapports que *l'homme entretient avec le monde*. Et il y aura toujours chez du Bouchet la volonté de s'inscrire, de *s'impliquer* non dans une intemporalité abstraite ou illisible (hors du sens) mais au contraire, à travers la *dimension d'un possible*, dans l'espace d'une dualité paradoxale sens / non-sens c'est-à-dire *dans le chaos du présent* (fût-il dans l'insaisissable) : autrement dit dans le chaos même d'une *présence au monde* (fût-elle irréalisable). Cette volonté [ou cette « *recherche* », cette « *conquête* », pour reprendre ici encore les termes de Paul Celan] se manifesterà dans son 'œuvre' par l'écriture sous tension d'un *récit de l'être-au-monde* nécessairement éclaté et fragmentaire mais œuvrant à toujours témoigner des *liens*

indéfectibles de l'homme avec le monde. Le poème qui surgit alors dans sa force lapidaire s'inscrit au cœur de la dualité être / monde et figure *dans la langue* le sens même de la vie.⁴

tenant
à ce qui déborde l'humain – qui peut, sur le moment,
avoir pour appellation nature, et, dans sa férocité, à vif parfois
se découvrir⁵

¹ Evelyne Grossman : *L'angoisse de penser* (Minuit, 2008).

² André du Bouchet : *Dans la chaleur vacante* (Mercure de France, 1961).

³ John E. Jackson : *La poésie et son autre* (José Corti, 1998).

⁴ Passages extraits, et en partie modifiés pour ce texte, de : Bernard Desportes : *Irréparable quant à moi - André du Bouchet* (Obsidiane, 2014).

⁵ André du Bouchet : *L'emportement du muet* (Mercure de France, 2000).

Bernard Desportes a fondé en 1995 la revue littéraire *Ralentir travaux*. En 2007, il est nommé commissaire du Salon international du livre de Tanger. Outre de nombreux textes critiques, il a publié une quinzaine de livres (romans, poésies, essais), dont récemment : *Une irritation* (Fayard, 2008), *L'Espace du noir* (Le Livre d'Art, 2010), *Irréparable quant à moi - André du Bouchet* (Obsidiane, 2014). Voir aussi les actes du colloque organisé sur son œuvre par l'Université de Lille III : *Bernard Desportes autrement* (Artois Presses Université, 2008, sous la direction de Fabrice Thumerel).